

Passa Porta Seminar 2018 « Le Lecteur »

Le lecteur fantôme

In Koli Jean Bofane

Sans doute que si je n'étais pas né à l'intersection du fleuve Congo et du méridien de l'équateur, jamais la lecture n'aurait pu revêtir cet aspect sacré, tel que je l'ai toujours perçu. Parce qu'il faut savoir que, dans ce pays, et surtout dans les bourgades de l'équateur où j'ai vécu, juste après l'indépendance, le livre était rare, l'écrit ne courait pas les rues. Avant l'indépendance, celui qui savait lire portait d'ailleurs une chemise blanche, la cravate et souvent un chapeau. Le Blanc lui donnait le grade d'« évolué » : un statut à part entière que l'on ne peut obtenir qu'en étant capable de déchiffrer un alphabet de base. Alors, comment s'étonner que de temps en temps, le vieil oncle, à l'heure où le soleil rougit le ciel, après un dur labeur, devant une bière, puisse chausser sa paire de lunettes et fasse comme celui qui lit couramment, même si le journal qu'il a récolté soigneusement à son travail — il y a bien trois mois de cela — est fixé pendant de très longues minutes ? Autour de lui, jamais personne ne commettra l'hérésie de se demander si l'oncle sait effectivement lire ou s'il ne fait que décoder chaque caractère sur le papier et tenter de comprendre un mot. L'important n'est pas là. Ce qui compte, c'est de poser un geste solennel aux yeux de tous, accomplir la performance qui consiste à incarner celui qui détient une sagesse mystérieuse, telle une idole tshokwe ou kuba sculptée dans le bois, adoptant la posture immobile mais capable de prodiges, pouvant même se muer en démiurge, en cas de besoin.

Le Congolais connaît le pouvoir de l'écriture et de la lecture. Ne dit-on pas au pays de Mobutu que le Blanc vole avec le stylo ? Une croix apposée sur un document illisible et le lendemain un quidam se présente, vous signifiant que la terre sur laquelle vous posez les pieds, le pays autour et votre personne sont désormais à sa disposition. Forcément, dans un environnement ayant bénéficié d'une telle expérience, le livre ne sera pas seulement un livre ; il sera un grimoire ou quelque chose d'approchant. Il n'est pas rare de croiser dans les avenues poussiéreuses de Kinshasa des êtres traçant la « ligne 11 »¹, un livre unique sous le bras, un ouvrage censé contenir la clé de leur existence. Dans un tel contexte, enfant, j'avais hâte d'aussi poser ce geste ; le regard vif plongé sur deux pages ouvertes et balayant les mots l'un après l'autre, un air concentré comme celui arboré par ces individus de renom que l'on ne rencontre que dans les dictionnaires.

¹ Se taper une longue distance à pied par manque d'argent pour le ticket de transport (les jambes formant deux barres parallèles, semblables au chiffre 11).

Lorsqu'on mesure un peu plus d'un mètre, une bibliothèque avec ses étagères pleines de livres est comme la paroi d'une montagne où la connaissance se déclinait dans les couleurs des tranches des livres portant des labels tels Gallimard, Mercure de France ou Fleuve Noir. Je passais devant celles de papa tous les jours. Mes yeux lorgnaient vers des noms de dames et messieurs comme Flaubert, Stendhal, Sand, Faulkner ; des titres aussi, tels *L'Arrache-cœur*, *Bonjour tristesse*, *Quand sonne le glas* ou *J'irai cracher sur vos tombes*. Il était clair pour moi que savoir qui était cet individu qui arrachait les cœurs était devenu une obsession, et comprendre pourquoi quelqu'un cracherait sur une tombe, déjà, j'en étais conscient, c'était découvrir une grande partie de la complexité de ce monde. Je rongerais mon frein mais jamais je n'aurais eu l'idée de m'emparer d'un livre sans la permission de son propriétaire, mon père en l'occurrence. Le sacré ne se transmet pas ainsi, de façon désinvolte. Il faut un officiant, un rite approprié, une ou des paroles doivent être prononcées.

Puis, une guerre éclata, la rébellion muleliste. Elle faisait rage en cette année 1964. On envoya mon frère et ma sœur en Belgique et je restai seul en compagnie des parents. Si, malgré une forte tentation, je ne me suis jamais laissé aller à m'emparer d'un bouquin afin de tenter de le lire en cachette, c'est que j'aspirais à devenir un Grand-Prêtre de la lecture et pas moins. Dans ce cas, cela nécessite une initiation comme pour ces jeunes gens obligés d'intégrer le séminaire pour pouvoir, un jour ou l'autre, accéder à la papauté ou comme ces enfants du Tibet au crâne rasé, portant robes couleur oranger ou safran, que j'avais vus dans le *National Geographic Magazine*. Avec la guerre, papa fut mis dos au mur. Il fallait absolument transcender la morbidité ambiante et atteindre des niveaux supérieurs de pensée. Il m'emmena devant la paroi faite de livres et qui ressemblait à la montagne où vivait Hassan ibn al-Sabbah, le vieil homme de la montagne et ses hachischins dont m'avait parlé papa, sur la véranda, un soir, au son des grillons, des hululements des rapaces nocturnes, du sifflement des chauve-souris. Il me fit me planter devant l'autel. De lui-même, mon visage se leva vers le haut comme lors d'une assomption. Papa tendit alors le bras, prononça une parole pleine de sens : « Choisis ! » C'était comme quand le Christ avait dit : « Lazare, lève-toi ! »

Il faut dire que mon choix fut net. Lorsque le destin vous ouvre de façon grandiose les portes de l'avenir, il faut être déterminé. Les divinités sont susceptibles et n'aiment pas celui qui tergiverse et qui doute de sa foi, autrement dit, de leurs capacités. Il faut se rappeler aussi que je suis né en pleine colonisation. Le Blanc squattait tout en ce temps-là, surtout les rayons de la bibliothèque familiale. Parmi ces écrivains et penseurs, l'un d'eux avait tout naturellement attiré mon intérêt. Il s'agissait de Zola Émile. Le terme « Zola » en lingala signifiant « amour » et le titre du roman étant *Nana* — un prénom purement congolais — je fus persuadé qu'un compatriote avait méprisé les concepts d'esclavagisme et colonialisme pour se hisser, par je ne savais quel prodige, au-delà de la troisième étagère de la bibliothèque ; comme certains de ceux qui venaient de m'accorder une indépendance toute fraîche. Après une page et demie, je dus bien me résoudre à accepter l'évidence, encore une fois, qu'un diable de Français affublé d'un faux nom, optant pour un titre racoleur, m'avait complètement roulé dans la farine : *Nana* n'avait rien à voir avec le Congo. L'arnaque fut comme un défi et j'engloutis l'ouvrage sans même reprendre mon souffle, me délectant des courbes pulpeuses de *Nana*, me substituant à un de ses amants lorsqu'il lui arrivait de lui baiser la main, frissonnant lorsqu'une mèche de ses cheveux de rousse voletait à la caresse d'une bise légère, rue Chaussée d'Antin.

Lorsque vous devenez Grand-Prêtre de la lecture, votre vie ne vous appartient plus. C'est aux écrits que vous vous vouerez. Enfant, je lisais tout ce qui me tombait sous la main ; non seulement les livres et toutes les quatrièmes de couverture mais les magazines également, les bandes dessinées, les pages du dictionnaire, les notices des médicaments, celles sur les boîtes de biscottes et de flocons d'avoine au petit déjeuner. L'envoûtement me fit lire jusqu'aux pages blanches et jaunes du bottin téléphonique, en passant par les étiquettes des vêtements ou la marque et les caractéristiques du pneu d'une voiture pendant que la roue tourne sur elle-même sur l'asphalte. Cela me faisait bien un peu peur, tout cela, j'avais pressenti cette addiction formidable mais le chemin qu'emprunte le Grand-Prêtre ne permet pas la volte-face, il faut savoir, c'est contraignant, un sacerdoce.

Les années passèrent, je devins adulte et mon rythme de lecture se maintint jusqu'au jour où une autre guerre éclata. Au Rwanda, cette fois-ci. Et elle me traumatisa à tel point que je passai de l'autre côté du miroir et m'attelai, moi aussi, à gravir les degrés de la montagne de la connaissance qu'étaient les étagères de la bibliothèque de mon père. Je vous ai révélé la vertu que possèdent les livres face à la guerre. Il me fallait en écrire un comme ceux que je lisais durant les temps d'une des miennes, la rébellion de Pierre Mulele.

Du coup, en passant à l'écriture, je découvrais le lecteur. Dès mon premier roman, Mohammed Moulessehou, alias Yasmina Khadra, croisé à mon premier Salon, m'entretint sur l'importance primordiale de se constituer un lectorat. « Sans lui, tu es mort » crus-je entendre. En tant que Grand-Prêtre de la lecture, je ne peux ignorer les symptômes de l'addiction frappant le lecteur : les émotions violentes, les vertiges que cela provoque, les questionnements que cette activité suscite. Ne parlons pas des effets secondaires en cas de fiction trop prenante : une distraction perpétuelle, les fous rires qu'il faut étouffer dans le métro lorsque l'auteur a réussi par le truchement d'un personnage à ce que vous puissiez rire de vous-même, les regards de l'autre.

C'est sur ces manifestations que je comptais réaliser la quête que me conseillait mon frère écrivain. Sans le lecteur, écrire ne sert à rien. Conscient de cette donne, j'avais pris les devants avant même de publier quoi que ce soit mais je devais savoir si le lecteur allait volontiers m'agréer dans sa psyché. Les premiers parmi eux, je les désignais moi-même. Comme mon père l'avait fait avant moi, il me fallait user d'un mot sacré aussi puissant que « Choisis ! » « Lis ! » leur disais-je. Ils obtempéraient immédiatement et lisaient car je dois vous dire qu'à cette époque, juste débarqué en Belgique sans papiers ni aucune légitimité, avec beaucoup d'audace, je pratiquais le travail clandestin en tant que videur de boîte. Mes premiers lecteurs, je les choisissais parmi les clients quittant la discothèque aux aurores lorsque l'alcool, le désir pour le ou la partenaire et les sens étaient en pleine sollicitation et que l'esprit était à la limite de conserver sa cohérence. Si le client brusquement absorbé lisait le texte jusqu'au bout, sans tenir compte des jérémiades de la copine qui voulait rentrer, c'était gagné. Pour faire ressortir le caractère divin de la démarche, je choisissais celui que je soupçonnais n'avoir jamais été frappé par la littérature, afin que mon texte puisse le remplir et agir telle une révélation.

Très vite, j'ai découvert le lecteur fantôme. Il est apparu de façon inattendue, dès la rédaction des premières lignes de mon premier roman. Je m'attendais à tout sauf à la présence d'une ombre occupant la chaise à ma droite. Un ami m'avait prêté son château situé dans la forêt du Luxembourg,

en Belgique. Les planchers et les marqueteries craquaient sans arrêt et les portraits des ancêtres me fixaient dans la pénombre. J'y étais totalement seul, avais-je pensé, et c'est à ce moment-là qu'il est apparu. Immobile la plupart du temps, il ne me parlait jamais, m'obligeant juste à essayer de deviner sa pensée. A son air un peu emprunté, je sentais qu'il ne recherchait pas ma sympathie mais je le pressentais indispensable, quelque part, dans l'édification de mon œuvre future. C'est avec lui que je discutais des problématiques que j'abordais. Lui et moi, nous nous livrions à des joutes cérébrales des nuits entières. Parfois pour tenter de le désorienter, je n'écrivais pas tout, le laissant deviner le fond de ma pensée. Il était brillant, restait muet mais ses réflexions à lui apparaissaient toujours lors des rencontres dans la bouche d'un lecteur ou d'un critique littéraire plus performant que les autres.

Le lecteur fantôme est une entité cynique aussi. Un mot pouvait me fuir pendant des mois et durant ce laps de temps, je sentais qu'il se moquait de moi. Pour accentuer ma frustration face à ma propre carence, finalement, il me soufflait le mot en ricanant. C'était d'ailleurs les seuls sons qu'il émettait : des ricanements. Son attachement pour moi aurait pu me faire croire à un amour incondtionnel pour ma personne, comme les lecteurs en chair et en os en déversent sur moi, mais lui, ses motivations étaient peu claires. Ne sachant pas ce qu'il me voulait, je ne me dévoilais jamais complètement et ne pouvais surtout pas m'octroyer le luxe de l'angoisse de la page blanche. Il ne fallait surtout pas faire transparaître mes faiblesses. Je me méfiais de lui et pour tout avouer, je ne parviens toujours pas à l'aimer comme je devrais peut-être le faire. De toute façon, je ne pourrai jamais m'en débarrasser.

Une amie devineresse qui est passée me voir l'autre jour m'a dit qu'elle voyait bien « quelque chose » de flou auprès de moi. Elle me dit aussi qu'il n'y avait aucune raison que je m'inquiète de sa présence : le type avait l'air de me ressembler comme deux gouttes d'eau, prétendait-elle. J'en doutais fortement. La littérature m'avait produit, et inconsciemment, je savais qu'elle ne pouvait produire ce genre de fantôme. Même Shakespeare, créant le spectre du père d'Hamlet, aurait hésité à en faire un qui ressemble à mon lecteur fantôme.

© In Koli Jean Bofane, mars 2018

Texte commandé par Passa Porta, Maison internationale des littératures à Bruxelles,
pour le Passa Porta Seminar sur « Le lecteur », du 19 au 22 mars 2018.